L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLÉANS
DIMANCHE, 21 OCTOBRE 1894.

ROULAISON.

Monsieur l'Editeur,

Ce serait une erreur de croire que le mot *roulaison*, si fréquemment employé en Louisiane, surtout à cette époque de l'année, n'est pas un mot rigoureusement français et qu'il appartient au vocabulaire créole. "Le mot *roulaison* est très français et dit l'ensemble des travaux qu'exige la fabrication du sucre." Le mot *grinding*, son correspondant anglais, ne le vaut pas. N'est-ce pas étrange, au moins, que pour parler convenablement l'anglais, avec l'accent voulu, il faille faire des grimaces singulières?

Mais, Monsieur l'Editeur d'un journal qui parle français, qui a des sentiments français et qui ne fait point de grimaces anglo-saxonnes parfois très drôles, de quoi peut-on bien, à cette heure, parler et s'entretenir en Louisiane, avec une certaine chance d'être lu, d'être écouté et même d'être critiqué? Car l'on ne critique pas ce qui est mauvais ou indifférent.

Nous savons bien que l'on peut parler sans rien dire, et cela nous arrive souvent, comme à tous les orateurs et à tous les barbouilleurs de papier; mais encore faut-il avoir l'air de dire quelque chose. L'air lui-même est bien plus la chanson que l'on ne le croit ordinairement.

En vérité, pour l'heure, en Louisiane, grâce au bruit politique qui se fait autour de nous, avec accompagnement de musique, de discours ronflants et d'applaudissements plus ou moins frénétiques, grâce aussi aux cheminées de sucreries qui noircissent d'une *boucane* épaisse et sentant bon la moitié du ciel clair et bleu de la Louisiane, l'on ne peut véritablement parler que de politique ou de roulaison, à moins qu'on ne veuille parler des deux. Car le sucre, pour le moment, joue un rôle bien amer dans la politique de la Louisiane, et ce sucre, si doux pourtant, a aigri bien des esprits, bien des intelligences et bien des bouches. Il est devenu pour beaucoup du fiel et du vinaigre. Les meilleurs amis d'hier, grâce à lui ou par lui, sont devenus ennemis et menacent de se piquer aux cheveux. Cela, du reste, n'empêche pas les républicains de rire dans leur barbe, et ils font bien. Ne savaient-ils pas qu'en jetant le *bounty* aux planteurs de la Louisiane, comme on jette un appât, une tentation et une satisfaction d'un jour, ils jetaient tout simplement une pomme de discorde et de division dans les rangs du parti démocratique? En effet, l'on se bat pour la pomme. Et pourtant la pomme est perdue! Car ce ne sont pas les républicains qui rendront la pomme ou le *bounty* aux planteurs, qui la trouvait excellente, du reste. Quant aux démocrates, ils étaient au moins justes et raisonnables en protégeant l'industrie sucrière de la Louisiane par un droit sur les sucres étrangers

Mais ne faisons point de politique.

Cette politique, malgré sa musique, ses discours et ses Cicerons, n'a pas grand attrait pour nous, et nous avouons très sincèrement n'y pas comprendre grand'chose. Elle sait parfois mentir si effrontément! Ses prophètes sont ordinairement si faux! Elle a des coins si obscurs, si sombres, si malsains, où le politicianisme est si laid et les politiciens si trompeurs! Le grand air vaut mieux, et la roulaison, avec ses chemins de canne, ses sucreries, ses machines et ses travailleurs, doit nous tenter à cette heure. La roulaison est la vendange de la Louisiane.

Et la vendange est abondante cette année.

Quant à supposer que la vendange ces-ra l'année prochaine et les années suivantes, nous ne le supposons aucunement. La suppression d'une faveur ou d'un *bounty*, avec le maintien d'un droit d'entrée raisonnable sur les sucres étrangers, ne tuera pas plus l'industrie sucrière de la Louisiane qu'elle ne tuera la Louisiane, les Louisianais et les travailleurs. Les ours, les chats-tigres, les serpents et les lapins, qui ont presque entièrement disparu de notre Etat, ne reprendront point possession de la Louisiane. La Louisiane n'est point un Saint-Domingue. Il y a des hommes, pensons-nous.

Mais la plantation louisianaise d'aujourd'hui, comme agriculture et comme manufacture, ne ressemble plus guère à la plantation d'il y a un demi-siècle. La disparition de l'esclavage, cet affranchissement de l'homme blanc comme de l'homme noir, a tout simplement doublé, pour ne pas dire triplé, la force intellectuelle, morale et physique de la Louisiane, c'est-à-dire sa production. Et quand la Louisiane, toujours en voie de progrès, aura sérieusement et intelligemment appliqué les deux principes de la *division du travail* et de la culture variée, non seulement la Louisiane n'aura pas besoin d'un *bounty* ou d'une faveur très contestable en droit et en démocratie, mais encore elle sera le plus riche Etat de l'Union américaine. Un Etat vraiment riche n'est pas celui qui a quelques plutocrates et un grand nombre de pauvres, mais bien celui qui compte très peu de plutocrates et point de pauvres. Est-ce que les pauvres ne sont pas toujours un peu des esclaves, qu'ils aient la figure blanche ou noire? La fortune et la force de la France sont dans le nombre de ses propriétaires, qui sont des hommes libres et responsables.

En vérité, pour nous, nous qui avons vu plusieurs Louisianes, la Louisiane d'avant la guerre avec le travail servile, la Louisiane de la reconstruction confuse et violente, la Louisiane d'aujourd'hui avec le travail salarié, un commencement d'usine centrale, une certaine modification dans la propriété, un déplacement presque radical de propriétaires, mais une Louisiane encore éloignée de la perfection, sourgonnant à peine la ferme, le fermier et le travailleur véritablement responsable et supérieur, il y aurait bien des comparaisons et des rapprochements à faire, bien des contrastes à établir, comme aussi bien des progrès de toute sorte à constater. Le temps ne passe point impunément sur les hommes, et quand nous ne savons pas nous soumettre à lui, lui donner ce qu'il nous demande et ce qui lui appartient, il nous brise.

Mais c'est surtout en temps de roulaison, dans les champs et à la sucrerie, que l'on peut faire ces comparaisons et établir ces différences inconnues de ceux qui sont jeunes.

Ainsi, grâce aux machines perfectionnées, le champ est mieux travaillé aujourd'hui qu'hier. Il l'est aussi moins coûteusement. Beaucoup moins d'hommes, avec moins de peine et de labeur, produisent le double de ce qu'ils produisaient antérieurement. C'est dire qu'on cultive aujourd'hui le double de la terre qu'on cultivait hier. Quant au salaire, est-il suffisant? Si le salaire, moins que jamais, nous paraît ne pas être la solution du problème économique, il nous semble cependant qu'il doit faire vivre convenablement l'homme. Autrement, ne serait-il pas irrévocablement condamné?

Mais c'est surtout dans la sucrerie, c'est-à-dire dans le laboratoire à sucre, que vous voyez bien les grands et nombreux progrès accomplis. Cette sucrerie, merveilleusement et puissamment outillée, possédant les procédés de la science, broie maintenant la canne avec toute la force et toute la rapidité de la vapeur, n'y laisse plus une goutte de vin ou de matière saccharine, transforme promptement le doux jus du roseau d'Egypte en sucre très beau, très blanc et solide, et peut livrer du jour au lendemain le produit magnifique à la vente, au marché, à la circulation et à la consommation, voire même à l'accaparement et au *trust*. Car le *trust*, malheureusement, est comme le diable et se fourre partout. Quand la démocratie lui aura coupé la tête, elle aura rendu un éminent service au producteur et au consommateur. Nous ne comptons guère sur le parti républicain pour cela, vu que le dit parti, qui sans doute peut avoir ses bons côtés, est trop décidément le parti des *trusts*, des monopoles, des faveurs anti-démocratiques et de la plutocratie. Mais, pour en revenir à la sucrerie, il est un point très important à constater, c'est que cette grande sucrerie aux puissantes machines, où l'on fabrique si vite et si bien, où la science certaine a remplacé l'expérience qui tâtonne, occupe deux et même trois fois moins de bras et de travailleurs que n'en occupait la vieille et quelque peu primitive sucrerie d'autrefois, moins égoïste peut-être. Car si nous ne maudissons point la machine perfectionnée et presque omnipotente, nous devons pourtant dire qu'elle n'est pas toujours aussi bonne et aussi généreuse au travailleur qu'elle devrait l'être. Elle supprime bien des bras, et que deviennent les travailleurs qui n'ont pas la terre, mais qui ont la famille?

Nous disions plus haut qu'il y avait eu en Louisiane, depuis environ trente ans, du monde des planteurs, un déplacement presque radical de propriétaires.

Sans en chercher les causes, faut-il déplorer ce changement, et devons-nous trouver mauvais les propriétaires actuels, qui certainement ont légitimement acquis leur propriété et qui bénéficient plus ou moins avantageusement et généreusement des progrès accomplis et du temps écoulé?—Assurément non. Les récriminations prématurées ou ces choses, sont inopportunes il y en a de justes.

Mais les propriétaires ou planteurs ne sont plus les mêmes. Ceux d'hier et ceux d'aujourd'hui, généralement, n'ont plus le même nom. Ils n'ont plus la même physionomie. Ils semblent, avec un caractère tout différent, ne plus appartenir à la même race. Parlent-ils la même langue et vivent-ils dans les mêmes habitudes? Nous ne disons pas, bien entendu, que ceux d'aujourd'hui sont des enrichis, des parvenus, des marchands qui ont réussi dans un commerce quelconque, etc. Car tout cela n'est point un crime et peut même être une vertu. Et s'ils calculent mieux que leurs prédécesseurs, qui étaient très libéraux, très dépensiers, et qui avaient l'orgueil de la générosité, c'est qu'ils comprennent sans doute mieux les temps et qu'ils appartiennent, comme nous le disons, à une autre race, à une race plus positive et plus pratique, plus négociante et plus trafiquante, qui ne dédaigne point, soit par habitude ou soit par raison, les profits de magasin et de marchand que dédaignaient aristocratiquement les autres. Et c'est beaucoup à notre heure, voyez vous, que d'être pratique. Celui qui n'est point pratique arrive rarement à Corinthe. Arrive-t-il même à quoi que ce soit?

Pourtant, M. l'Editeur, bien que nous ne soyons point un ennemi du bon progrès et un *laudator temporis acti*, bien que nous ne regrettions aucunement les cignons de l'Egypte et la servitude passée, puisque nous devons voir dans l'abolition de l'esclavage autant l'affranchissement des blancs que celui des noirs, il est plus d'un côté par lequel nous regrettons les hommes d'hier et la vieille sucrerie d'autrefois. Les vieux, ceux de notre temps, parlaient français comme nous. Ils étaient bien fous, bien braves et bien généreux. Etaient-ils personnellement coupables d'un esclavage qui a été un malheur et une malédiction? Et s'il en reste encore çà et là quelques uns, avec des traditions de famille, de langue et de vieille Louisiane, sont-ils les moins bons d'entre nous, et ne font-ils pas un vide en s'en allant d'une Louisiane qui avait un vrai type louisianais?

Car le type actuel louisianais, qui pourra sans doute devenir superbe plus tard, est encore indécis, peu ou point arrêté, sans caractère précis. Si l'on ne parle plus guère français en Louisiane, y parle-t-on bien anglais, même quand on y parle politique par la bouche des Cléérons du jour?

Mais pourquoi regretterions-nous la vieille sucrerie d'autrefois?

Question de gourmandise, M. l'Editeur.

Dans cette vieille sucrerie, à l'époque de la roulaison, quand on y entrait, on voyait toujours des tas de bassins en ferblanc. Et ces bassins appartenaient à Pierre, à Paul, à Jacques, au voisin, à la voisine, au blanc, au noir, au travail leur, à l'employé, au non-employé, à tout le monde et à l'inconnu. Mais tous ces bassins, comme d'eux-mêmes, se remplissaient de *cuite* ou de sirop, et le porteur ou propriétaire du fer-blanc, le plus souvent un pauvre diable, n'avait qu'à dire merci. Alors, la Législature de la Louisiane ne songeait point à faire des lois pour punir très rigoureusement le chasseur, le passant ou le pauvre diable qui coupait une canne à sucre dans un champ et la suçait comme un enfant suce un candi ou un bâton de sucre d'orge, sans crime.

Mais c'est assez parler, M. l'Editeur, et c'est trop parler sans rien dire, comme nous le constations en commençant.

Aussi, veuillez nous excuser, ainsi que vous, très bienveillante lecteurs.

J. GENTIL.

THÉATRES.

OPÉRA FRANÇAIS.—Nous étions à notre bureau, hier, à 4 heures de l'après midi, quand on nous a communiqué un télégramme daté de New York, à 3 heures 15, et annonçant l'arrivée de la troupe, son débarquement et son départ immédiat pour la Nouvelle-Orléans.

Par quelle ligne nous arrive-t-elle? le télégramme ne nous l'indique pas. Mais elle doit certainement être ici, lundi soir ou mardi matin, au plus tard.

A la bonne heure. Le plus tôt sera le mieux; car il est arrêté que l'on doit débuter par une nouveauté, par le "Werther", de Massenet, et ce n'est pas une petite affaire que de monter une nouveauté à la Nouvelle-Orléans, surtout quand il s'agit d'une œuvre aussi délicate que celle de Massenet—un chef d'œuvre si l'on veut, mais ne supportant pas une demi-interprétation. C'est bien audacieux, dira-t-on. Bast, la fortune favorise les audacieux. Nous croyons à un succès complet.

Voici, du reste, les nouveaux engagements que l'on nous cite:

M. Freisch, baryton des traductions, opéra comique, opérette; Mlle Séraval, deuxième chanteuse d'opérette; Mme Chatillon, Deslouanes; M. Rochet, deuxième ténor.

Ce qui complète la troupe. Nous en donnerons le tableau complet, quand elle sera arrivée.

Voici quels doivent être les débuts:

"Werther," M. Bailly, Mlle Dorey.

"Norma," Mme Laville. Nous avons déjà dit que c'était le triomphe de cette artiste et qu'elle y avait obtenu de suffisants succès à Paris.

M. Durieu compte nous donner d'autres nouveautés:

Le "Richard III," de Silveyre, et "Patrie," de Paladilh.

La troupe d'opérette, pensons-nous, remportera aussi de brillants succès; elle est étonnamment bien composée.

Nous commencerons à nous occuper sérieusement de l'Opéra mardi ou mercredi prochain.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Changement de spectacle, ce soir: Yon Yonson, joué par une excellente troupe de comédiens. Grande mise en scène.

Nous engageons nos lecteurs à aller applaudir cette pièce, avec son luxe extraordinaire de décors. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

ST CHARLES.—Ce soir, première de la pièce à grand spectacle intitulée "Spider and Fly". Autre sorte de succès pour l'heureux Théâtre St-Charles: Tableaux Vivants; Vivegy Groupes Splendides; une sorte de répétition des magnifiques tableaux qu'a exhibés récemment l'Académie de Musique.

Nous serons, ce soir, à notre poste, comme la foule des amateurs.

Salle de l'Union Française.

PREMIER CONCERT DE L'ORCHESTRE EUTERPE.

Mercredi soir, 24 octobre, il se donne dans la Salle de l'Union Française, un bien intéressant concert.

Le Professeur Grisal, que chacun de nous connaît, a fondé un club musical, composé de 40 instrumentistes, qui vont donner de très intéressants concerts.

Le premier aura lieu avec le concours de MM. Wehrman, Fonteyner, Renau et Reyband, de l'Opéra.

M. Grisal a su réunir une vingtaine de violons dont l'ensemble produit de merveilleux effets. Nous en reparlerons dans notre prochain numéro. Nous engageons vivement les amateurs à y assister. Ils y entendront des exécutions extrêmement intéressantes et tout-à-fait nouvelles à la Nouvelle Orléans.

Couvent du Mont Carmel.

Un grand concert vocal et instrumental aura lieu les premiers jours du mois prochain à la Salle des Odd Fellows au profit du Couvent du Mont Carmel.

Le 7 et le 8 sont les deux soirs que se donnera cette fête à laquelle s'intéressent nombre de messieurs connus et influents.

Le couvent du Mont Carmel est un des plus anciens de la Nouvelle Orléans, il a rendu de précieux services à notre population et c'est l'occasion ou jamais de lui en témoigner quelque reconnaissance.

Mme Rita Berry.—On lira dans une autre partie de cette feuille une longue annonce et cette dame fait part au public de ses succès merveilleux dans le traitement des maladies cutanées. Elle fait usage d'électricité avec un rare bonheur, paraît-il.

Une lecture de cette annonce ne sera pas dénuée d'intérêt pour les personnes qui sont affligées d'une des maladies dont elle possède le secret de guérir.

Ses consultations sont gratuites tous les jours de la semaine de 9 heures A. M. à 4 heures P. M. et le dimanche, de 10 heures à midi.

On trouvera en vente dans toutes les pharmacies de la ville, les remèdes et les préparations de Mme Berry pour la toilette.

Un nouveau salon de modes.—Nous signalons à l'attention de nos élégantes l'ouverture d'un nouveau salon de modes au No 52 de la rue Royale, par Mlle T. Roy.

C'est absolument un établissement parisien que celui dont nous nous occupons, car Mlle Roy vient de passer plusieurs mois en voyage; elle a parcouru la plus grande partie de l'Europe et a en l'occasion d'acquérir une précieuse expérience dans l'industrie qu'elle a fait naître. C'est une femme de goût qui sans plaire aux plus difficiles. Dans ses salons les dames peuvent se faire coiffer, couper, boucler les cheveux, etc. tel que cela se fait à Paris.

Un autre département de l'établissement est consacré aux articles de modes, articles dont elle a rapporté une fort bel assortiment de Paris.

NOTES MONDAINES

Washington, qui est la ville par excellence pour le "chic," et l'élégance, et qui est reconnue, entre toutes, comme étant celle qui donne le "ton" en le genre, dit que la débutante de cet hiver doit être un contraste frappant avec celle de la saison passée.

En un mot, elle doit être l'enfant de la nature avant tout, et éviter tout ce qui est recherché, guindé. L'éclat de rire remplacera le sourire étudié, la valse entraînante remplacera le menuet, et enfin ce sera un "dancing season" par excellence où nous respirerons librement avec cette pauvre débutante (sur qui convergeront tous les regards.)

M. et Mme Henry Stewart qui viennent d'arriver sont chez leurs parents M. et Mme Andrew Stewart. Ils iront chez eux un peu plus tard.

Le gouverneur Foster a passé une journée en ville, en route pour la Nouvelle-Ibérie.

Mme Charles Schmidt et sa charmante fille, Mlle Louise, sont arrivées mercredi dernier. Elles sont revenues en parfaite santé et enchantées de leur voyage. Inutile de dire que leur salon sera un des plus recherchés de cet hiver.

Mlle Adèle Burthe, qui est maintenant chez Mme Charles T. Howard, à Biloxi, ne sera de retour à la Nouvelle-Orléans qu'en novembre.

L'engagement de Mlle Fannie Bradford est annoncé, et aura lieu cet hiver, nous dit-on.

Mme Bermudez et sa fille, Mlle Jerbne, sont arrivées vendredi dernier. Elles se sont arrêtées quelques jours à New York avant de rentrer ici.

M. et Mme George Denègre demeureront avec M. et Mme T. L. Bayne, jusqu'au mois de janvier prochain.

Mme Auguste Breaud a acheté la jolie résidence rue des Remparts, près de l'Esplanade, et pense l'occuper aussitôt qu'elle sera mise en état.

M. et Mme Hilaire D. Ogden, qui viennent d'arriver de New York, passeront l'hiver chez leurs parents le juge et Mme Robert N. Ogden, de l'avenue St-Charles.

L'engagement de Mlle Laura Breckinridge est annoncé et aura lieu en décembre.

M. et Mme Antonin Leloup ainsi que leur petite fille Margot, sont partis la semaine dernière pour aller voir leurs fils qui sont au collège de Spring Hill.

Les demoiselles Stevenson (filles du Vice-Président) doivent faire leur début à Washington cet hiver.

Mlle Elise Garcia, qui avait dû partir pour Mandeville pour y rester jusqu'en novembre, en a été empêchée par la maladie de sa mère.

Mme Nat. Wallace qui est à Louisville depuis déjà quelque temps, y restera encore quelques mois.

M. et Mme Dubos, habiteront leur nouvelle demeure rue de l'Esplanade, près de Royale, le mois prochain.

Mlle Guy Tureaud est arrivée dimanche passé au Canada, et passera l'hiver chez Mme Lucien DeBuys.

L'engagement de Mlle Céleste Stauffer avec M. George Eastwick est annoncé. Mlle Stauffer doit passer l'hiver en Europe.

M. Victor Burthe passera l'hiver avec M. et Mme T. L. Bayne.

Les demoiselles Claiborne, ainsi que leur nièce, Mlle Louise Claiborne, sont arrivées à New-York la semaine dernière de l'Europe. Elles ont dû s'arrêter à Washington, pour voir M. Charles Claiborne, Jr, qui est au collège. Elles ont dû arriver en ville hier.

Mme George Burthe est arrivée de Richmond, la semaine dernière et passera l'hiver chez sa sœur, Mme William Müller. Elle était en visite chez ses deux filles, Mmes George Anderson et George Ainsley, de Richmond.

Mme Walter Stauffer, qui a passé l'été en Pennsylvanie, doit revenir en ville vers les premiers jours de novembre.

Mlle Adèle Musson est revenue en ville dimanche dernier, après un séjour charmant passé au Canada.

Mlle Joséphine Maginnis a dû arriver hier, ou tout certainement aujourd'hui.

Mme Henry Conner est revenue dernièrement du Tennessee, après y avoir passé l'été.

M. et Mme Dan. Edwards ont pris possession de leur nouvelle maison rue de l'Esplanade, près de Bourgogne.

M. Robert Eskridge passera l'hiver chez Mlle Morgan, encoignure Prytanée et Quatrième. M. Eskridge arrive de l'Angleterre.

M. et Mme George Penrose habiteront leur nouvelle maison coin Philip et Prytanée, cet hiver.

Le mariage de Mlle Rosa Perrodin, des Opelousas, avec M. Louis Prados, aura lieu le 24 octobre en cette ville.

Mlle Cécile Vergnes est en visite à Mandeville.

M. Philippe Le Gardeur partira dans le courant de la semaine pour la Baie St-Louis.

Mlle Lillie Charbonnet, est revenue de la paroisse St Charles, où elle était en visite chez des amis.

M. Gaston Bertus est revenu de l'autre bord du lac dimanche dernier.

Mlle Elodie Burthe est attendue à la Nouvelle-Orléans le 26. Elle vient de faire un voyage charmant en Europe.

Mlles Cora Carrothers et Nellie Pitkin viennent de passer une semaine charmante sur le bien de campagne de M. John A. Morris, "The Retreat."

M. Lombard Maspéro est revenu dimanche dernier, du lac Borgne.

Mlle Mimine Seixas est revenue mercredi dernier de la Baie St-Louis, où elle était en visite chez Mme Jules Aldigé.

M. William C. Dufour est revenu lundi dernier de New-York.

M. William Pinckard est revenu pendant la semaine, d'un voyage de plusieurs mois passé en Europe.

Mlle Isabelle Puig est en visite à Biloxi, chez Mme George Denègre.

Mme Spencer Gray habitera la rue de l'Esplanade cet hiver, entre Bourgogne et Remparts.

L'événement social de la saison sera la fête de charité qui doit se donner sous le nom de "Cirque Amateur" et dont feront partie tous nos jeunes gens du monde. Mmes William Muller et Pinckney Smith organisent la chose, et auront l'assistance de MM. Ned Violet, et John Philips. Quelle bonne idée, avouons-le! Le succès en sera certainement incontestable! Vous voyez d'ici notre jeune monde élégant sous une semblable tente vendant des pistaches et de la limonade rose. Le tableau sera vraiment saisissant.

Les demoiselles Hall sont chez elles le mardi et reçoivent avec l'hospitalité qu'on leur connaît si bien leurs nombreux amis.

Mme Joseph A. Shakespeare et sa fille Mme Josie Moulton sont revenues dans le courant de la semaine de la Virginie où elles ont passé l'été.

Mme Branch K. Miller et sa petite fille Alice sont revenues en ville la semaine dernière. Elles ont passé l'été aux environs de New York.

Un "lunch" délicieux a été donné mercredi dernier par Mlle Elmire Janin. La table était somptueuse de cristaux et de duchesses de Brabant. Chaque jeune fille recevait en guise de souvenir un ravissant petit panier rempli de bonbons exquis. Parmi les convives à ce délicieux repas, nous distinguons: Mlles Sélika Souchon, Mathilde Levert, Edith Locher, Luin Dufour, Stéphanie Levert, Irène Tyler, Mary Pitcher, Eugénie Poché, Corman, Annie Coleman, ainsi que Mmes Mayer et Janin.

Un club social sous le nom de Sans Souci, vient de s'organiser rue de l'Espinade. Le premier meeting a eu lieu vendredi dernier chez les dames Bouligny. Parmi les membres nous signalerons: Mlles Lisette et Marie Bouligny, Jeanne Barnett, Madeleine Vienne, Camille Gibert et MM. Nemours Roux, Alexis Bonnecaze, Fox et Lombard Maspéro.—Que de soirées charmantes nous anticipons pour un club si bien composé!

M. et Mme John Wogan ainsi que leur sœur, Mlle Clara Beugnot, sont attendus à la Nouvelle-Orléans, vendredi prochain.

Les invitations sont lancées pour un "euchre party" au bas de la ville. Nous espérons le mentionner dimanche prochain.

Chronique de la Ville.

Température du 20 octobre 1894.
Thermomètre de R. & L. CLAUDEL, Opticiens.
No 142 rue du Canal,
Entre Carondelet et Baronne.

	Fahrenheit	Centigrade
7 heures du matin	64	16
Midi	74	21
3 P. M.	76	23
6 P. M.	74	21

Mariages, naissances et décès, inscrits au Bureau de Santé pendant les dernières 24 heures.

MARIAGES—Charles J. Roisland à Anna H. Ross; Edward J. Higgins à V. D. Bernondy; Charles Hauter à Clémentine Smith; Ola Y. Rokeland à M. Knudsen; Cornelius Buhler à Margaret Brockman; Marcus Richardson à Rosa Davis; Anthony Cobert à Elevina Lewis; Michael Schneider à Louisa Krewet; Edward J. Leevy à Johanna Steenson.

NAISSANCES—Mmes Geo. M. Cognac, une fille; Shirley M. English, une fille; Henry Schilling une fille; G. A. Luetch, une fille; Geo. Vogt, une fille; Joseph A. Sparer, une fille; Frank Mechmann, une fille.

DÉCÈS.—Frank Pichelonp, 33 ans, coin Fulton et Washington; Charles J. Lacoste, 6 mois, 262 N. Derbigny; Mme John B. Rotin, 68 ans, coin Columbus et Robertson; Hattie Lire, 202 Calliope; Henry Murphy, 22 ans, coin Delaunaise et Barone; Mlle Loretta Phillips, 1 an, 203 rue 53d Remparts; Jean B. Tasse, 2 ans, 521 Dauphine, Antoine Tarey, 65 ans, 192 Laharpe; Mme E. Clinton, 45 ans, 366 1/2 Gravier; Paul A. G lly, 32 ans, Jackson, Lan.; Thomas Moncie, 20 jours, Dauphine et Barthélemy; Pierre L. Thompson, 59 ans, 29 Annette; Mme Clémentine Jaffa, 21 ans, Cypress, Lan.; Un enfant de Mme Cunningham, 320 St-Charles.

Ventes Inscrites au Bureau des Allémations.

J. Murphy à H. L. Loomis, Jr, un terrain borné par les rues Tchoupitoulas, Berzey, Robert et Soniat, $900.

Le même acquéreur au même vendeur, même propriété, $1,000.

E. A. Winter à Mme H. Thompson, une portion de terre bornée par les rues Frères, Locust, Melpomène et Tupelo-bere, $900.

C. E. Rice à Mme J. G. Harrison, une portion de terre bornée par les rues Camp, Chestnut, Austerlitz et Constantinople, $700.

William Reese et al. à Mme O. G. Medinger, un terrain borné par les rues Baccatelle, Bonafinsta, Amour et St-Antoine, $800.

L. L. Neef à Mme L. E. Neef deux terrains bornés par les rues Quatrième, Madison, Zimple et Cambronne, $700.

Mme C. Weinstock à A. Le Breton, une portion de terre bornée par les rues Madison, Pitan, Onzième et Cambronne, $100.

W. H. Fitzpatrick à H. Straub, quatre terrains bornés par l'avenue Napoléon, les rues Jena, Benavides et Dryades, $2,500.

L. G. Bouchereau et al. à J. B. Douglass, huit terrains bornés par les rues St David, Fort, St Ferdinand et Prosper, $100.

O. Morris à Mme A. Martin, une portion de terre bornée par les rues Broad, Ursulines, Dorgenois et St-Philippe $1,000.

Mme C. Chord à Mme M. Castelle un terrain borné par les rues Hôpital, Roman, Derbigny et le Canal, $1,000.

Mme J. Sanigant à P. Gallagher, deux terrains bornés par les rues Miro, St-Anne, Orléans et Galvez, $1,530.

Ventes de Propriétés foncières effectuées à l'encan:

Par Spear & Kermer.

La maison double, Nos 358 et 360 rue Dauphine, $2,450.

La plantation Hermitage dans la paroisse St-Bernard, $15,250.

Première cour de recorder.

Kate Sturterant, John Glover, bris de paix, $10 et 30 jours.
F. Whittaker, ivresse habituelle, $25 et 30 jours.
J. Forham, allures suspectes, $10 et 30 jours.
Ambrose Hall, faux enregistrement, $500 de caution.

Deuxième Cour de Recorder.

Jules Duran, cruauté envers les animaux, acquitté.
Marie Stelle, bris de paix, $5 ou 30 jours.
Viola Hill, bris de paix, $5 ou 30 jours.
Mme Debeler, insultes, $100 de caution.

Maison Grant & Jung.

L'ouverture formelle de la nouvelle maison de MM. Grant et Jung s'est faite hier avec grand cérémonial, c'est à dire que des représentants des divers journaux de la ville y ont assisté.

Pendant une heure ou deux, les quelques personnes qui se trouvaient dans le beau et vaste local qu'occupe maintenant cette ancienne maison, de 83 à 87 rue du Camp, ces quelques personnes, disons-nous, ont pu se croire dans un établissement de New York, où c'est le genre maintenant de meubler un grand nombre d'appartements et de les faire visiter aux acheteurs.

L'un de ces deux messieurs, vient de faire un fort agréable voyage dans les grandes ville américaines, et c'est dans l'une d'elles, celle déjà nommée, que la pensée lui est venue de faire comme cela se fait là-bas: installer parfaitement sans l'omission du moindre détail, des pièces diverses: chambres à coucher, salles à manger, salons, boudoirs, fumoirs, bibliothèques, cuisines, en un mot, tout ce qui se peut désirer dans une maison.

Ce n'est pas sans émerveillement que les invités de MM. Grant et Jung se sont promenés dans la file d'appartements en question: ici, c'était le mobilier d'une chambre à coucher de toute beauté, comme bois et comme travail; là, c'était celui d'un salon, d'une salle à manger, d'un bois rare, et enrichi de moulures, de ciselures et de tentures à faire rêver.

La pensée de ces messieurs sera aisément comprise: tous les aus nombre de personnes entrant dans leurs meubles ou renouvelant ceux-ci, vont à New York, cachant y trouver tout ce qui peut plaire à leur fantaisie.

Aujourd'hui, la maison Grant et Jung rend inutile ces voyages: voudra-t-on meubler une maison entièrement, on ira chez ces messieurs, et comme tout est là comme dans la grande métropole américaine, ce sera une économie de temps et d'argent en se fournissant au grand établissement de la rue du Camp.

Quand nous disons que l'ouverture d'hier a été entourée d'un grand cérémonial, on devine, n'est-ce pas? que MM. Grant et Jung ont principalement abreuvé leurs invités. En ces temps de sécheresse, la gorge est un organe qu'il est bon d'humecter à de courts intervalles; cela s'est fait hier.

Ces messieurs ont à leur service un des hommes les mieux connus dans ce genre d'affaires, M. John L. Leefe, qui, hier, s'était joint aux propriétaires de la maison pour faire passer les heures le plus agréablement possible.

Le Conseiller du 6me Ward.

M. J. L. Adam, qui avait été choisi pour remplacer M. Cocaliis, conseiller du 6me Ward, a refusé de poser sa candidature. Sa raison pour refuser le poste qui lui a été offert, est que la charte de la ville défend à tout fonctionnaire municipal d'occuper une place dans toute maison ayant un contrat avec la ville, hors M. Adams est employé comme calcineur au *Daily States*, qui a avec la ville un contrat pour la publication des annonces municipales.

Une autre réunion des délégués, va tenue prochainement, pour choisir un autre candidat. L'élection aura lieu le même jour que l'élection congressionnelle.

McKINLEY.

Il discute la Protection et le Libre Echange, à l'Auditorium, en présence de 6,000 Personnes.

Les républicains sont satisfaits, ils ont entendu de la bouche de leur oracle, le grand McKinley, l'exposé des principes de leur parti; ils ont vu, entendu, applaudi celui qui a fait et bien connaître sans lui valoir aucune popularité, sauf parmi le petit nombre, le tarif auquel il a donné son nom, et qui n'est que l'application poussée à l'extrême, des doctrines républicaines.

Le nom de McKinley exerce sur les républicains comme une influence magnétique, aussi est-ce avec une joie fébrenne qu'ils attendaient hier l'heure à laquelle il devait prendre la parole à l'Auditorium.

Nous devons avouer que les démocrates partageaient cette anxiété, mais qu'elle n'avait d'autre cause que la curiosité, bien naturelle du reste, d'entendre l'exposé des idées républicaines, par celui qui en est la personnification et qui vient ici précédé d'une grande réputation comme orateur. C'est dire qu'avec l'attrait du fond, on comptait sur celui de la forme et que le discours de M. McKinley était plutôt considéré comme une conférence politique que chacun sans distinction de parti était désireux d'entendre.

La plus belle réception à laquelle pouvait s'attendre le gouverneur de l'Ohio, lui a été faite. Les principaux républicains de l'Etat de la Louisiane étaient alliés à sa rencontre et il a été conduit triomphalement à l'Hôtel Royal, où s'étaient groupés quelques centaines de républicains, parmi lesquels dominait la population de couleur.

Après avoir joui d'un repos qui lui était bien nécessaire après un voyage de plusieurs heures et avant les fatigues qui l'attendaient encore, M. McKinley a été conduit dans la soirée à l'Auditorium qui était vraiment le meilleur local qui pût être choisi pour un évènement de ce genre.

L'heure, le jour et le lieu se combinaient du reste à merveille pour assurer le succès de cette conférence. Les heures de la soirée du samedi sont heures de loisir pour tout le monde, et l'Auditorium est situé de telle façon qu'avec les trains et les chars électriques, la New Orleans Traction Company est à même de transporter la foule la plus considérable dans un espace de temps très limité.

Dès six heures, c'était en ville, rue Royale et rue du Canal, entre Bourbon et la statue de Clay, une effervescence comparable seulement à celle qui s'empare de la population à l'occasion des rencontres entre pugilistes. Les trains et les chars étaient assaillis, et bien des personnes allaient au devant pour obtenir une place dans les chars.

A 7 heures, l'assistance se composait de plusieurs milliers de personnes, parmi lesquelles beaucoup de dames, ce qui prouve à quel point la conférence de M. McKinley avait piqué la curiosité publique.

Rien n'avait été épargné pour décorer l'Auditorium. A l'entrée qui était ornée de feuilles de palmier et de mousse, se détachait un écusson avec une inscription protectionniste.

L'arène avait été entourée de drapeaux et de guirlandes et armée de mousse et de fleurs d'oranger, tandis qu'aux quatre coins s'élevaient des faisceaux de cannes à sucre et se détachaient les écussons de la Louisiane et de l'Ohio. Au dessus, portant de chacun des poteaux de l'édifice, des banderolles tricolores étaient réunies par une énorme rosette au-dessus de laquelle planait l'aigle américain.

Les galeries étaient aussi pavoisées, et sur chaque poteau étaient fixés des écussons sur lesquels on lisait des inscriptions de ce genre: "Abroges le traité de Hawaii, et il nous sera impossible de lutter contre le travail des coolies."

"L'ouvrier américain ne peut pas vivre avec 50c par jour."

"Protégez les industries américaines."

"La destruction de l'industrie sucrière, c'est ce le de la Louisiane."

"Libre Echange est synonime de pauvreté."

Il y avait environ six mille personnes, huit mille au plus, dans la salle, lorsque l'orateur accompagné du général Behan, de M. Fearis, de M. Coleman, de M. Parkerson et autres républicains influents, a fait son entrée—entrée triomphale qui a été saluée par des acclamations prolongées.

M. McKinley a pris le siège qui lui était réservé, et a été le point de convergence de tous les regards, pendant que M. Behan, dans une courte allocution, faisait son éloge avant de le présenter à l'assistance.

M. McKinley est un homme de taille moyenne et corpulente. Son front large et bombé, son nez en bec d'aigle et ses yeux perçants où brille la lueur d'une vive intelligence et d'une pensée profonde, donnent à sa physionomie un air à la fois imposant et distingué. C'est une de ces figures que l'on ne rencontre pas communément et qui ont un caractère particulier.

Comme orateur, M. McKinley est très fort au point de vue de la clarté de ses arguments, son langage impressionne ceux qui l'écoutent, mais il ne possède pas mieux que nos orateurs louisianais, les qualités de diction, de débit. Nous dirons même qu'il est inférieur à beaucoup.

Ainsi qu'il avait été annoncé, le discours du gouverneur de l'Ohio a eu pour sujet la Protection et le Libre-Echange. L'orateur a été très souvent interrompu par les applaudissements de ses partisans. Ces signes d'approbation ne partaient que d'une moitié à peine de la salle, ce qui prouve que beaucoup de démocrates se trouvaient dans l'assistance. Malgré ce fait, il est une chose digne de remarque, c'était qu'il n'y a eu aucune marque d'impatience, et que le public s'est admirabl